



Paul veut gagner beaucoup d'argent.

Une année s'écoula. Paul se trouva dans l'impossibilité d'agrandir son domaine. Tout au contraire, il se débattait dans des difficultés sérieuses.

Certain samedi qu'il se trouvait à la ville, il y rencontra Monsieur Dumont, toujours aussi vif que jadis.

— Il ne vous faut pas encore de nouvelles machines ? fit-il.

— Non, ce damné pays ! grommela le paysan. Ah ! si je pouvais gagner beaucoup d'argent... comment négocier avec de pareils paysans ! Si mesquins, si arriérés !

— Eh bien, je connais le moyen de vous enrichir, affirma Dumont. Il faut spéculer, mon ami, l'argent... vient tout seul. Et vous pourrez acheter autant de terres qu'il vous plaira.

— Spéculer... c'est en somme jouer... répondit Paul. C'est dangereux. On peut perdre...

— Mais gagner aussi, reprit l'autre. Essayez ! Tentez la chance. Je connais une personne, qui en sait long sur ce sujet. Allons la trouver ?

— Cela ne m'engage à rien ?

— Nullement.

Ménard alla trouver la personne en question... et lorsqu'il rentra chez lui, il était à moitié persuadé.

— C'est dangereux, murmura-t-il, mais pourquoi ne pas essayer ? Je suis un peu serré, à présent... je pourrais m'enrichir d'un coup. Et je les ferai tous crever de rage.

Si Paul avait voulu réfléchir, il aurait facilement déterminé les causes déterminantes de son recul. Assurément, les machines travaillent fort bien... et le paysan doit suivre le progrès. Mais à quoi servent les machines, si le maître n'est pas économe ? Paul avait regagné les frais d'achat des machines, mais il les avait dépensés à nouveau en boisson... en buvant lui-même, en payant à boire

à d'autres, et aussi en négligeant ses affaires. Les gens adonnés à la boisson perdent le goût du travail. L'administration d'une ferme nécessite un esprit ouvert, et par trop souvent, les fumées de l'ivresse obscurcissaient les idées de Paul. Les valets et les ouvriers abusaient de l'absence continuelle du maître.

Paul aurait encore pu changer tout cela. Mais non, il préférait spéculer, il voulait jouer avec son argent... et avec celui d'autrui.

Il commença par risquer de petites sommes. Soit chance, soit intelligence du courtier, il gagna. Aussi, à une vente publique, il acheta quelques hectares de terrain, au grand étonnement des paysans qui ne pouvaient comprendre où ce pilier d'estaminet réalisait tant de bénéfices.

Les nouvelles terres nécessitèrent un surcroît de travail



et Ménard avait de moins en moins de cœur à l'ouvrage. Naturellement, son corps s'usait à cause de la débauche. Il y avait des jours où il était impossible à Paul de prendre de la nourriture, mais en compensation, il buvait double. Il eut bientôt le visage d'un véritable ivrogne : traits bouffis, yeux égarés.

Le père Fortin et la mère Ménard n'osaient plus faire de reproches à Paul, car celui-ci avait alors des accès de colère furieuse. Julianne se taisait, elle aussi, quoiqu'elle eut à supporter beaucoup de dures paroles. Elle avait espéré, et espérait encore, regagner, à force d'amour, le mari perdu.

Une nouvelle année passa. Certain matin de décembre, le facteur vint à la ferme ; il tendit une lettre à Paul. Agité, celui-ci déchira l'enveloppe, mais, comme il parcourait la lettre, il devint pâle comme un linge.

— De mauvaises nouvelles, Paul? demanda Julienne, effrayée.

Un furieux juron fut la seule réponse qu'elle obtint.

— Ah! ils veulent me tromper... ils croient avoir à faire à un stupide paysan, s'écria Ménard, furieux. Je leur montrerai qu'ils se trompent. Vivement, il s'élança vers la porte, et, cinq minutes après, il sortit en toute hâte de la ferme.

Sa femme le suivit des yeux, terrifiée.

— Que vient-il de se passer? Pourvu qu'il ne fasse pas de malheur! Mauvaise nouvelle? Laquelle? Ah, il ne me dit jamais rien, il garde secret tout ce qu'il fait. Pourvu qu'il n'ait pas emporté son nouveau revolver.

Tremblante, Julienne se rendit vers la chambre à coucher... elle ouvrit un tiroir... Heureusement, la dangereuse arme s'y trouvait encore. Tout à coup, la fermière découvrit un papier près de la lingère. C'était la lettre que Paul, dans sa hâte, avait laissé tomber. La femme s'en empara... Elle lut, et tomba en pleurant sur une chaise.

— Perdu dix mille francs... gémit-elle. Paul spéculait... dix mille francs... Nous sommes ruinés... Paul, Paul, qu'as-tu donc fait?

Dans la cuisine, la petite pleurait aussi. Julienne se redressa d'un bond.

— Ah, ma pauvre enfant! Qu'adviendra-t-il de toi? Paul, tu ne nous aimes plus. Je crois maintenant que tu es vraiment devenu mauvais... non, non, tu n'as été que faible. Peut-être que tout pourra s'arranger... nous serons économes... nous travaillerons.

La courageuse femme élaborait déjà des plans de régénération.

— Nous vendrons les machines... poursuivait-elle. Paul se laissera conseiller, à présent.

Elle voulut courir auprès de son père... pour lui demander conseil, mais elle y renonça, car elle voulait tout d'abord s'entretenir avec son mari. La journée s'écoula et Paul ne revint pas. Décrire la terreur de Julienne serait chose impossible. Elle était poursuivie par d'atroces visions... Où était son époux? Peut-être se trouvait-il en prison... peut-être... mais non, non!... et pourtant... s'il s'était suicidé?

Le soir tombait... Paul ne rentrait pas. Julienne n'y put tenir.

— André! cria-t-elle à la porte.

Le valet accourut.

— Allons, André, vas un peu au village... et demande partout si l'on n'a pas vu le maître.

André s'en alla aussitôt.

— Le maître, murmurait-il, le maître, il est sans doute dans quelque cabaret. Il s'interrompt, en voyant s'approcher une forme humaine.

— Hélà, êtes-vous notre maître?

— Que voulez-vous? répondit une voix inconnue. Il fait si sombre, ce soir.

— Ah, c'est maître Jeanlit. N'avez-vous pas vu mon patron?

— Oui, ce matin.

— Où?

— A la gare, il prenait le train de la ville et avait l'air furieux.

— De la ville? En ce cas je dois aller à la gare, il ne revint jamais tôt de la ville.

Lorsque le jeune homme arriva à la gare, le garde-barrière venait de siffler, pour annoncer la venue du train de la ville. Quelques minutes après, la lourde masse passa. Les roues grincèrent. Le train s'arrêta.

Deux voyageurs descendirent. Paul n'en était pas.

— N'avez-vous pas vu maître Ménard? s'informa André.

— Si! répondit l'un des hommes en ricanant. Il était ivre au point qu'il ne tenait plus sur ses jambes. Mais, comme il se disputait avec quelques femmes, le chef-garde l'a fait débarquer à X... La promenade le dégrisera.

— A X... se dit André. C'est à une heure d'ici. Et de nouveau ivre? Naturellement, il l'est constamment ces derniers temps. J'irai à sa rencontre. Mais je le fais pour la bonne patronne. Quant à moi, je ne serais pas fâché de ne jamais le voir revenir. Il n'aura de cesse que lorsqu'il aura tout bu.

André prit le chemin de X... Il avait plu toute la journée et la chaussée semblait un véritable borbier, à certains endroits. Le vent était encore violent, et de lourdes nuées annonçaient encore de la pluie.

— Il vaudrait mieux être assis au coin du feu, grommelait André. Mais tout pour la patronne!

Siffloant, il marchait entre deux rangées d'arbres dénudés.

— Le patron est sans doute à X... dans quelque auberge. Un ivrogne est pis qu'une bête. Il possède l'une des plus belles fermes, il est le fils d'une riche paysanne, il a épousé une fille riche, belle et douce comme un ange... et cet imbécile, ce malfaiteur, va tout dissiper à boire. Les ivrognes commettent toutes sortes de mauvaises choses, ils sont trompés et volés de tous côtés, non, Ménard, si tu continues de la sorte, tu deviendras encore le dernier des derniers.

André parvint jusqu'au village, sans avoir rencontré son maître.

— Cela commence à devenir difficile, car, ici comme chez nous, il y a bien cent cabarets. Où peut-il être? Je commencerai par la gare.

Rapidement, André gagna la petite gare.

— Le fermier Ménard a-t-il été ici? s'informa-t-il.

— Le fermier mécanique? Non, mon ami, il ne vient jamais ici. Mais il paraît qu'on l'a jeté hors du train. C'est bien fait, cela lui apprendra à faire le fier.

— Tout cela est la faute des aubergistes, cria André, et il se hâta de sortir. Il entra dans une autre auberge... Le voyage en chemin de fer, doit rendre les voyageurs avides de boire, car autour des plus petites gares se groupent de nombreux cabarets.

— Maître Ménard est-il ici? demanda le valet.

— Maître Ménard, de B... , que l'on a jeté hors du train, ... Lapierre l'a accompagné, ce sont deux bons camarades, dit un paysan qui se trouvait attablé dans l'auberge. Allez voir „Au Canonnier”, ajouta-t-il.

— Où est-ce?

— En face de la maison communale.

André s'y rendit. L'auberge indiquée était renommée.

— Oui, fit le patron, Ménard a été ici, mais j'ai refusé de le servir, parce qu'il ne tenait presque plus sur ses jambes. Lapierre, qui l'accompagnait a dit alors: allons au „Coquelicot”. Voyez, c'est l'auberge, à la fin du village

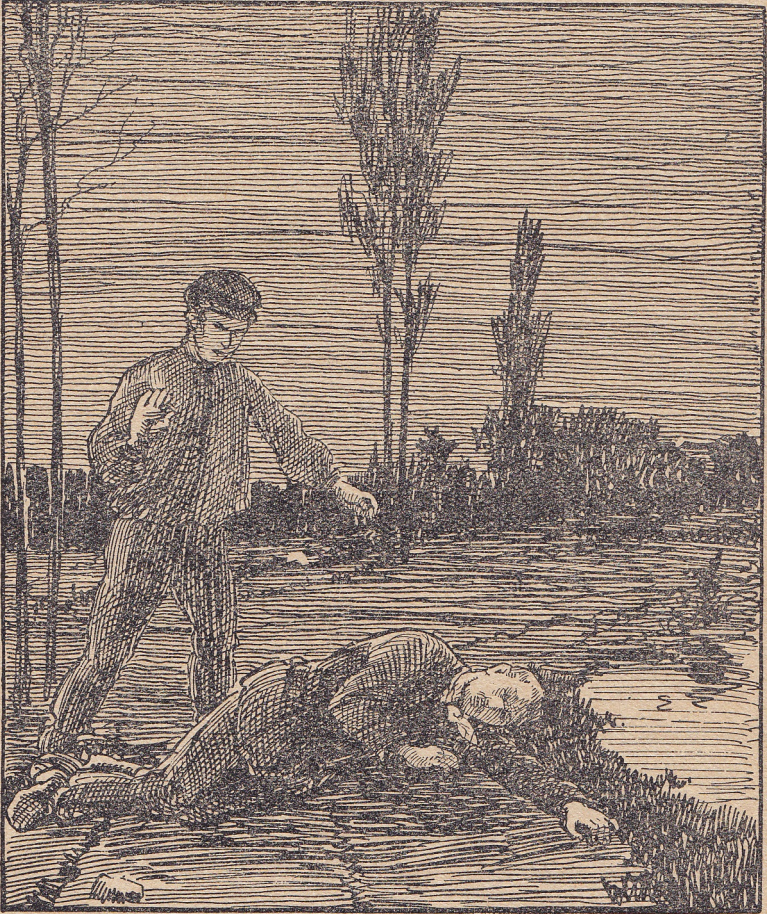
— Je devrai donc entrer dans toutes les auberges, grommela André. Mais allons, tout pour la patronne. Sinon... fi, quel ivrogne! Tout le monde le connaît.

Au „Coquelicot” se trouvait Lapierre, mais non pas Ménard.

— Il est rentré chez lui, assura Lapierre. Il fera le trajet au moins trois fois, car il allait de gauche à droite. André rebroussa chemin.

— Il aura quitté le village alors que j'étais près de la gare, se dit-il. Si non, j'aurais dû le rencontrer.

Le jeune homme regarda attentivement devant et autour



de lui. Il avait à peine dépassé le village, qu'il vit, sur le côté de la route, une tâche sombre. Effrayé, il y courut.

— Maître, maître ! s'écria André, car il avait reconnu Ménard.

Celui-ci était couché sur le bord d'un large fossé, rempli d'eau à cause des pluies abondantes. Un pas de plus, et il se serait infailliblement noyé.

— Maître, répéta André, c'est moi, André... je viens vous chercher.

— Ah, André... laisse-moi ici... je suis fatigué... mais j'intenterai un procès au chef-garde... moi, monsieur Ménard, me jeter à bas du train... je ne suis pas ivre.

— Non, nullement, grommela André. Et il poursuivit à haute voix : Allons, maître, je vous conduirai à la maison.

— Va-t'en, André... je ne suis pas ivre... je rentrerai quand il me plaira.

Paul tâcha de se lever, mais il s'abattit de nouveau dans la boue. André le releva ; mais le fermier était têtue et se fâcha.

— Va-t'en, te dis-je... je ne suis pas ivre... je sais rentrer seul... mais je ne veux pas le faire encore... oui, moi, Ménard, on a tenté de me tromper... je leur ferai un procès aussi... je ferai un procès à tout le monde.

— Il n'a plus besoin que de cela pour se ruiner songea le jeune homme. Comment l'emmener ?

Paul se débattait, et tâchait de frapper André. Il s'ensuivit qu'ils roulèrent tous deux sur le sol.

Mais cette fois André se fâcha aussi.

— Soit, fit-il, j'irai chercher une charrette, et je vous ramènerai à la maison comme un veau. Il tira le malheureux le plus loin possible du fossé et courut vers le village. Une demi-heure après, il revint avec une voiture... le cocher s'arrêta où André le lui indiqua... mais Paul avait disparu.

— Pourvu qu'il n'ait pas roulé dans le fossé, s'écria le domestique. Anxieux, il s'approcha du fossé, se coucha à plat ventre, tâta... Le cocher l'aida... Leur cœur battait à se rompre... s'ils allaient découvrir un cadavre... Mais toutes les recherches restèrent infructueuses. Ni sur la route, ni aux alentours l'on ne trouva de traces de maître Ménard.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit André. Je rentre. La patronne vous paiera bien.

André rentra à la ferme, songeant à l'étrange disparition de son maître. Julienne prit peur en entendant son récit.

— Il s'est noyé, sans doute ! gémit-elle. André lui dit que la chose était impossible, et que, si c'était vrai, il eut retrouvé le corps.

— Quant à moi, poursuivit-il, je crois qu'il est revenu à X... , d'où il se fera ramener ici.

Mais la nuit s'écoula, sans que Paul reparut à la ferme.

*
*

Le lendemain matin, la veuve Ménard était assise à sa fenêtre, lorsqu'elle remarqua une animation inusitée, sur la place du village.

— Thérèse, que se passe-t-il donc? demanda-t-elle à la servante. Ah! je vois, c'est un ivrogne... les gamins le poursuivent... mais... et, toute tremblante, elle s'approcha de la croisée... C'est Paul! s'écria-t-elle avec un cri déchirant.

Elle tomba évanouie sur le sol. La mère avait reconnu son fils ivre... et comment!

Oui, c'était Paul, complètement couvert de boue... il traversait les rues en chancelant, entouré de gamins chantant et riant.

Comme André était allé chercher une voiture, Ménard s'était redressé. Après être tombé souvent, il avait atteint un petit cabaret, dont le patron, par esprit de lucre, l'avait gardé toute la nuit, pour le chasser le matin. Et à présent, Paul allait en chancelant au Clos-feuillu.

Julienne reçut son mari sans mot dire. Les yeux brûlants, les joues rouges de honte, ... le cœur meurtri, elle l'aida à se déshabiller. Mais alors elle n'ent pu plus.

— Paul! gémit-elle, Paul, aie donc pitié de notre enfant! Je sais tout... travaillons et économisons.

L'on eut dit que l'ivrogne se souvenait de quelque chose.

— Tu sais... que-sais tu... balbutait-il. Sais-tu... cet argent... Tu t'occupes de mes affaires?... Attends, trainée!... Et, furieux, il saisit la pauvre femme par le bras et la jeta à terre. Mes affaires... et le bourreau frappa sa femme, lui donna des coups de talon... jusqu'à ce qu'enfin Toinon parut, ... elle lui donna une bourrade, qui le fit s'abattre dans un coin de la chambre.

— Lâche... qui bat les femmes... s'écria la jeune fille furieuse. Elle aida sa patronne à se relever et l'emmena.

Paul s'était redressé, et, en jurant, il suivit la servante. Mais celle-ci ferma vivement la porte, et poussa le verrou. Le fermier était enfermé. Ménard hurla, frappa la porte des poings et des pieds, menaça de tuer quelqu'un, de mettre le feu à la ferme. Mais Toinon ne s'en émut guère.

Elle s'efforçait d'apaiser la patronne. Finalement, tout devient calme à l'intérieur. Sans doute, l'ivrogne cuvait son alcool.

Une demi-heure après, Fortin vint à la ferme. Et lorsque Toinon lui eut tout raconté, il dit :

— Julienne, tu m'accompagnes avec la petite et tu ne reviendras par ici, avant que je n'aie parlé avec cet individu.

Et malgré toutes les représentations de la fille... elle dut obéir.

A. HANS.

LE CLOS-FEUILLU ET SON MAITRE.

DESSINS DE - -
E. VAN OFFEL.

IMPRIMERIE L. OPDEBEEK,

- RUE ST. WILLEBRORD 47 -

- - - ANVERS. - - -

- - - 1912 - - -